

GABRIEL RINGLET

Et si on enseignait l'effacement de Dieu à l'école ?

Prêtre passionné de communication et de relations humaines, fasciné par la mort pour être mieux en vie, professeur d'université soucieux d'accompagner l'échec, écrivain épris de vulgarisation, humaniste ouvert à toutes les convictions... Il est bien difficile de résumer le parcours d'un Gabriel RINGLET. Ce « libre-croyant », comme il se définit lui-même, évoque ici les fragilités de nos sociétés, le rôle-clé de l'école, et Dieu, à exprimer sur la pointe des pieds pour mieux le rencontrer sous les pommiers de l'Évangile¹.

On parle beaucoup des chiffres de l'échec scolaire, mais mesure-t-on suffisamment la blessure psychologique qu'il occasionne ?

Gabriel RINGLET : La blessure, c'est vraiment le mot, même si elle est souvent camouflée. Il faut pouvoir aller la chercher. Accompagner l'échec prend beaucoup plus de temps qu'accompagner la réussite. Comme enseignant, j'ai toujours été extrêmement attentif aux étudiants qui échouaient. Jamais je n'ai mis une cote d'échec sans prendre longuement le temps de leur expliquer ce qui s'était passé, y compris aux examens. La plupart m'ont dit qu'ils avaient énormément appris à travers leur échec. Quand on prend le temps, ça change tout ! Je vis ça à l'hôpital, en soins palliatifs. Quand on a le temps de s'arrêter, de parler à la famille, de parler au patient, il y a des choses qui se nouent ou qui se dénouent, vous passez de l'enfer au paradis à égalité de souffrance !

Comment faire en sorte que la structure école prévoie les respirations, les espaces qui permettent d'accompagner ceux qui sont le plus en difficulté ? C'est une question politique, une question de moyens que la société veut bien accorder aux plus fragiles, ceux qui sont en difficulté profonde à l'école, à l'hôpital, en prison, etc. Si notre société n'est pas capable de porter ces fragilités, elle régresse. Je me demande où et quand des gens vont se lever pour dire politiquement « Ça suffit ! ». C'est trop facile de s'en prendre simplement à ceux que nous avons élus. Il faut alerter. C'est aussi le rôle des intellectuels. C'est ce que j'essaie de faire à travers mes livres et mes conférences. Chacun, où il est, doit le faire !



L'Église n'aurait-elle pas à se faire davantage entendre à cet égard ?

GR : Il y aurait une formidable carte à jouer de la part des institutions d'Église, si elles étaient prioritairement attentives à ceux qui sont le plus en difficulté aujourd'hui. Les premiers pas du nouveau Pape semblent aller dans ce sens. Il n'y a pas d'autre chemin pour que l'Église retrouve un rapport positif avec le monde. Mais quand on dit Église, c'est multiple. Il ne faut pas regarder que la hiérarchie.

L'enseignement catholique a-t-il un rôle particulier à jouer pour éveiller à cette conscience solidaire ?

GR : L'école est un lieu-clé tout à fait fondamental qui, bien sûr, doit apporter une information, former au raisonnement, à l'analyse, à l'analyse critique, mais qui doit aussi amener chacun à découvrir sa propre parole. Il ne faudrait pas qu'un seul élève quitte l'école sans un peu plus savoir qui il est. Parce qu'il faut se rencontrer soi-même pour aller vers l'autre. Les difficultés que nous connaissons aujourd'hui dans le monde, les durcissements identitaires sont souvent liés à la peur, et d'abord la peur de soi-même. L'école, globalement, quel que soit le réseau, a un rôle fondamental à jouer pour la future citoyenneté. Le mot « catholique » qui vient s'adjoindre ne doit pas apparaître comme un frein à ce rôle fondamental de l'école, mais au contraire, comme une ouverture supplémentaire, une respiration encore plus grande. Donc, je me réjouis qu'une école catholique – et ça fait partie de la responsabilité de son projet – ne cesse de se demander comment rendre le christianisme plus actuel que jamais, vivant, vibrant. Et je le dis avec d'autant plus de force que je sais à quel point la communauté scolaire est pluraliste. C'est une très bonne chose, qui permet à l'école de n'être pas sectaire.

Mais il y a un projet que chacun, quelle que soit sa conviction, doit pouvoir reconnaître, à savoir : le projet d'établissement est de donner un avenir à ce christianisme dont il se réclame. Autrement dit, il n'y a pas, quelque part à Rome ou ailleurs, un magistère chargé de définir : « *Voilà ce que sera le christianisme en 2020 et vous, collègue de..., vous êtes prié d'appliquer.* » Non, il y a les collègues de... et de... et de... qui, à la base, avec leur expérience, sont des laboratoires permanents, osent interroger fondamentalement toutes les expressions du christianisme et viennent offrir leur expertise à l'Église universelle. Le christianisme, c'est chaque chrétien qui est

appelé à le rendre vivant à sa manière, et à apporter sa pierre à l'édifice général. Évidemment, je n'imagine pas une école catholique qui ne soit pas fondamentalement solidaire. Et la solidarité n'exclut pas la rigueur, l'exigence. On peut les conjuguer. Mais ce sont des choix difficiles, parce que ça demande beaucoup d'inventivité.

Dans votre dernier ouvrage, vous évoquez « l'effacement de Dieu ». Comment définissez-vous cet « effacement » ?

GR : Il faut bien comprendre ce mot. Ce n'est pas gommer Dieu, c'est en dire moins pour en dire plus. C'est dire : Dieu sera d'autant plus présent qu'on l'exprimera sur la pointe des pieds, comme dans un murmure. Je parle d'un Dieu du clair-obscur, un Dieu du peu, de la fragilité, qui n'est pas proclamé avec des trompettes d'ébène. Or, et je le dis avec respect, une partie de l'Église d'aujourd'hui est persuadée qu'avoir la foi, c'est oser proclamer Dieu, que nous longeons les murs, que nous mettons notre drapeau en poche. Je pense qu'une partie du rejet actuel de la religion, des églises est liée à cette proclamation. Dieu, on ne peut le rejoindre et il ne peut nous rejoindre que par la bande, dans le secret, indirectement. Vous comprenez à quel point ça m'a fait plaisir de découvrir que quelques-uns des plus grands contemplatifs d'aujourd'hui, dans leur poésie, ne parlaient que de ce Dieu-là. Le Père François CASSINGENA, bénédictin de l'abbaye Ligugé, écrit : « *Dieu n'aime pas que l'on parle officiellement de lui. Il préfère qu'on aille le rencontrer quand il se cache sous le pommier.* ». Son confrère de Landévennec, Gilles BAUDRY, un des tout grands poètes contemporains, dit : « *Dieu me touche discrètement l'épaule.* ». Même chose pour le jeune moine martyr à Thibirine, Frère Christophe. Ces moines ont vécu dans cette région algérienne totalement musulmane, en grand silence, sans la moindre volonté de proclamer l'Évangile, en étant simplement au milieu de la population. Ils ont vécu leur vocation dans l'effacement. Et ça a eu un tel impact, même indépendamment du martyre qui les a mis en lumière, qu'aujourd'hui des gens du village où ils se trouvaient font le tour des abbayes d'où ils étaient originaires pour aller remercier les moines actuels ! Le Père abbé de Chimay, un monsieur extraordinaire, ne cesse de répéter que l'avenir de l'Église est aux petites communautés très peu visibles à l'œil nu, qui s'effacent dans le paysage du monde d'aujourd'hui. Ça ne veut pas

dire qu'elles ne font pas des choses, qu'on n'en parle pas, mais elles ne sont pas proclamatoires.

Et à l'échelle de l'école catholique, ça donne quoi ?

GR : Je répète souvent cette phrase du grand théologien Raimon PANIKKAR : « *Qui a peur de perdre son identité l'a déjà perdue.* ». Quand on est dans le ton de sa propre conviction, de sa propre foi, on n'a pas besoin de béquilles pour marcher. Le simple vécu, le témoignage discret et fort suffisent. L'école catholique pourrait faire grandir ceux et celles qui lui sont confié(s) si elle révélait que, plutôt qu'un Dieu proclamatoire qui n'a aucun impact dans nos vies, le Dieu auquel on croit est un Dieu qui n'a pas réponse à toutes mes questions, qui n'est pas capable de guérir toutes mes blessures, mais qui marche à mes côtés, qui est là, souffrant de ma propre souffrance, joyeux de ma propre joie, et qu'il ne m'abandonnera pas. Pour moi, c'est la révélation extraordinaire du christianisme, qui est d'une audace folle parce qu'il a déboulonné Dieu ! Aucune autre religion n'a osé aller aussi loin pour faire descendre Dieu de son piédestal et le rendre à ce point proche de l'homme.

Ce Dieu fragile, tâtonnant, trébuchant, qui n'est pas venu jouer à l'homme, mais se faire pleinement homme, pour moi, c'est le plus grand encouragement qui soit dans la vie. Je ne fais que répéter Paul RICŒUR, qui dit que le terrible danger, quand on est habité par une conviction forte, c'est de la proposer fortement. Alors que plus la Parole est forte – et Dieu sait si la Parole évangélique est une Parole forte –, plus il faut l'exprimer faiblement, délicatement, par effacement. Quand nous célébrons, c'est normal que la foi soit proclamée, mais dans la vie publique, la proclamation est un contre-témoignage, car elle fait violence, en quelque sorte. Et on ne peut jamais faire violence quand on parle de sa foi. Ça ne peut jamais être qu'une invitation extrêmement libre et délicate. C'est de la peur qui se cache derrière la proclamation, et c'est aussi le fait de vouloir faire nombre. Comme dit l'un des moines que je cite, l'enjeu du christianisme contemporain n'est pas de faire nombre, il est de faire signe ! ■

INTERVIEW ET TEXTE

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. *Effacement de Dieu, La voie des moines-poètes*, Albin Michel

En bonus, la suite de l'interview de Gabriel RINGLET sur notre site www.entrees-libres.be > extras